

TOUT PEUT FAIRE CENDRE

Dessin de Jeanne Borensztajn.

© ÉDITIONS DYNASTES, PARIS, 2021.

POLA MARTINEZ

TOUT  
PEUT FAIRE  
CENDRE

*roman*



ÉDITIONS DYNASTES



L'odeur du feu est celle de l'aveu.



Voici le petit tas de cendres. Je le garde dans le montant de la cheminée, derrière une brique non scellée.





Longtemps mon monde fut centré sur Leo, cette maison à étages et nos histoires d'Aigle et de Cerf. Le temps passant, il se trouva réduit à Leo et la boutique vide. Le reste du monde allait au-delà mais je restais figée à son seuil et regardais de loin ce qui s'y passait, ce qui me semblait n'être qu'une représentation, attendant avec angoisse le moment où les lumières s'éteindraient et où il faudrait partir.

Quand ma soeur Eleonore me révéla le secret, le monde s'agrandit violemment en se déchirant. Il contint tout à coup trop de choses qui envoyaient des signaux incompréhensibles. Leo, elle,



arrivait à les décrypter, mais moi je ne voulais encore rien savoir : fermai les yeux, me bouchai les oreilles, serrai les dents. Tout fut subitement mis à nu, tout me laissa seule et minuscule au milieu du désert, et sous mes pieds tremblaient les temps anciens.

Dès lors j'ai vécu dans beaucoup d'espace. J'ai vécu dans le vaste monde.

Je suis née très tardivement : je suis née ce jour où ma sœur me confia le secret, l'unique, le plus grand du monde et le plus ancien de l'humanité.

Peut-être suis-je née plus tard encore : lorsque j'ai cessé de croire que l'important est de le porter, de le garder intact et entier pour les suivants.

Aussi grand, aussi vieux soit-il, il peut être vrai ou faux, peu importe.

L'important n'est pas le secret ou ce qu'il dit des humains, mais le fait de le partager avec Leo, ma sœur aînée : chimère aimée, longuement observée, énigme plus compliquée encore à saisir

que ce qu'elle me révéla ce soir-là, près de ce feu, et qu'elle devait dissimuler au milieu d'autres secrets, peut-être plus importants encore : ceux de notre enfance.

Je le crus un temps car telle avait toujours été notre quête : trouver ensemble la baguette verte qui nous révélerait le secret de la souffrance des hommes et la formule pour l'effacer.



Quand nous avons repris la maison et l'atelier de tapisserie familial, Leo et moi sommes devenues expertes en feu de cheminée. En feu de tout, en fait. Mais détruire, même par le feu, n'efface pas tout.

Je sais qu'il faudrait oublier tout cela, qu'il faudrait oublier pour ne pas risquer de se perdre et d'errer dans le désert.

Oublier faisait partie du contrat.

Je garde ce petit tas de cendre pour me rassurer, pour me dire que ce n'était qu'une impression fautive, que ce qui était grand n'était pas le monde tout entier mais seulement la distance entre nous et les gens qui circulaient à

l'extérieur et qui ne savaient rien de ce qui se tramait dans notre atelier.

Mais la cendre ne suffit pas toujours à me rassurer. Parfois encore, comme aujourd'hui, j'ai besoin, pour retrouver mon souffle, de revenir dans ce cocon et je m'installe au métier à tisser. Je m'enivre de jours et nuits confondues au souvenir — ou au rêve — du foisonnement des feuilles de choux, comme si Leo avait encore sur moi l'effet de me protéger du reste du monde.

Leo, je la voyais tous les jours, tout le temps, sauf quand elle se rendait au travail.

Quelle que soit l'heure, le rituel était le même : on buvait en silence nos cafés respectifs, avec et sans lait, accompagnés d'un œuf sur du pain grillé. Elle enfilait, même après l'hiver, son large manteau de laine — dont les quatre pans, qu'elle rabat vers l'avant, et le tombé qu'ils donnent sur elle,

me font toujours penser aux ailes d'un papillon. Elle sortait sans un bruit sans un mot tandis que je ramassais bol et tasse, couverts et soucoupes. Le rangement de la table était pour moi la meilleure partie du rituel, peut-être même de la journée, car alors j'étais seule avec ma mission. Je n'avais plus à porter ni le poids du silence de Leo ni celui, plus lourd encore, de la boutique vide et froide, des silences auxquels j'aurais pourtant dû m'habituer. Je n'avais qu'à ranger, j'étais seule, et c'était le moment pour moi de dialoguer un tant soit peu avec Leo car elle me laissait toujours des messages sur la table. La disposition des miettes, le traitement de la mie de pain, la combinaison des ronds de café, le rôle des morceaux de sucre : des messages secrets quotidiens qui en disaient un peu de son état d'esprit. Je ne la voyais jamais faire et, à dire vrai, je ne savais pas vraiment lire ces curieuses compositions. Je songeais simplement, et peut-être à tort, que